

ABONNEMENT.

En an. . . . . 30 fr.
Six mois . . . . . 16
Trois mois . . . . . 8
Poste:
En an. . . . . 35 fr.
Six mois . . . . . 18
Trois mois . . . . . 10

ON S'ABONNE:

A SAUMUR,
Au bureau du Journal
ou en envoyant un mandat
sur la poste.
chez tous les libraires.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne. . . 20 c.
Réclames, . . . . . 30
Faits divers, . . . . . 75

RÉSERVES SONT FAITES
Du droit de refuser la publication,
des insertions reçues et même payées,
sauf restitution dans ce dernier cas;
Et du droit de modifier la rédaction
des annonces.

Les articles communiqués
doivent être remis au bureau
du journal la veille de la repro-
duction, avant midi.
Les manuscrits déposés ne
sont pas rendus.

ON S'ABONNE:

A PARIS,
A L'AGENCE HAVAS
8, place de la Bourse.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en tim-
bres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR, 29 AVRIL

Chronique générale.

ELECTIONS SÉNATORIALES.

Les républicains ont triomphé dimanche
dans les Deux-Sèvres, les Basses-Pyrénées
et la Gironde. Ils ne manqueront pas de
faire mousser le succès qu'ils viennent d'ob-
tenir dans les élections sénatoriales. Qu'ils
ne se montent pas la tête, cependant. Le
suffrage restreint n'est pas le suffrage uni-
versel, et le « large pied » du peuple, com-
me disait M. Paul de Cassagnac, effacera,
un jour ou l'autre, toute trace de républica-
nisme bourgeois. De plus, les élections de
dimanche sont beaucoup moins défavora-
bles aux conservateurs que les républicains
triumphants voudront bien le dire ou feindre
de le croire.

Elles montrent que la lutte peut se sou-
tenir partout contre le parti démocratique, si
bien appuyé par le gouvernement et si étroi-
tement coalisé pour la circonstance.

Il a fallu non-seulement une pression
administrative extraordinaire, mais une en-
tente momentanée des plus complètes entre
radicaux et opportunistes, pour que M. Ca-
raduc obtint 298 voix de plus que M. le duc
Decazes.

Rien n'avait été négligé, en cette occasion,
pour assurer le triomphe de l'opportunisme.
M. Schnerb, préfet de la Gironde, dont le
déplacement avait été décidé en principe, a
été maintenu à son poste pour pouvoir agir
administrativement contre le candidat indé-
pendant.

On sait combien la pression gouverne-
mentale peut avoir de prise sur le corps sé-
natorial tel qu'il est composé aujourd'hui.

Au surplus, le résultat général des élec-
tions sénatoriales, au point de vue du nom-
bre des voix, n'est pas de nature à découra-
ger les conservateurs.

Les républicains des Deux-Sèvres comp-

taient que leur candidat réunirait une majori-
té de 406 voix; il n'en a eu que 66.

Dans les Basses-Pyrénées, même en ten-
nant compte de l'augmentation du nombre
des électeurs sénatoriaux, les conservateurs
ont gagné 450 voix.

Courage donc et laissons les républicains
se réjouir de leur pseudo-triomphe et de
leurs victoires éphémères. On peut espérer
que l'administration ne pèsera pas aussi ef-
ficacement sur le suffrage universel que sur
le suffrage restreint des électeurs sénato-
riaux.

CONSEIL DES MINISTRES.

Les ministres se sont réunis hier matin à
l'Élysée sous la présidence de M. Grévy.

Le ministre de la guerre a communiqué
le dernier courrier du Tonkin retraçant les
événements qui se sont accomplis jusqu'à la
prise de Lang-Son.

Le rapport du colonel Dominé sur le siège
de Tuyen-Quan est surtout très-remarquable.
L'insertion au Journal officiel en a été
ordonnée.

Le ministre des affaires étrangères a en-
tretenu le conseil des affaires de l'Afghanis-
tan et du Bosphore égyptien. On croit que
cette dernière ne tardera pas à être réglée à
notre satisfaction.

Enfin, une discussion a eu lieu entre le
ministre des finances et le ministre de l'in-
térieur, sur la répartition des conseillers
d'Etat en service extraordinaire. Les finan-
ces en ont cinq pendant qu'il n'y en a qu'un
à l'intérieur. M. Allain-Targé en demande
deux pour son département, afin de pour-
voir à cette fonction. M. Herbette, directeur
de l'administration pénitentiaire. La solu-
tion de cette question a été ajournée.

L'INCIDENT DU « BOSPHORE ».

Le Télégraphe annonce que l'incident du
Bosphore égyptien est clos:

« Londres, 27 avril.

» L'entente a été conclue cette après-midi,
au sujet du Bosphore égyptien, entre M. Wad-

lington et lord Granville.

» Elle donne pleine satisfaction à la
France. Toutefois, elle ne deviendra définitive
que lorsque le ministre des affaires
étrangères de France l'aura approuvée.

» On espère ici recevoir cette approbation
cette nuit ou demain matin. »

Si la Grande-Bretagne se montre un peu
moins rogue que d'habitude, c'est unique-
ment à cause de la diversion afghane qui
devient pour elle de plus en plus dange-
reuse.

On s'ingénie à chercher l'orientation du
cabinet Brisson, dans le mouvement préfec-
toral.

Les intransigeants n'ont point obtenu les
satisfactions qu'ils attendaient; ce simple
chassé-croisé ne donne pas plus satisfaction
aux opportunistes. Enchantés d'échapper à
une hécatombe de leurs agents, ils ne peu-
vent pas ne pas déplorer ces déplacements
qui aggravent l'instabilité administrative.

Ces mutations « non motivées » des préfets
voyageurs, à la veille des élections généra-
les, sont dénoncées comme « choquantes et
dangereuses » par les opportunistes. Bref,
ils sont très-irrités, et menacent d'une crise
ministérielle le cabinet Brisson s'il a l'au-
dace de continuer. Les radicaux intransi-
geants houpillent fortement le cabinet, de
leur côté.

« La concentration républicaine » n'a pas
l'air de se faire sur le terrain de l'union ré-
publicaine pas plus que sur le terrain de l'union
démocratique. Le ministère, d'après
l'Intransigeant, paraît en proie à une affec-
tion bizarre: généralement libéral de dix
heures du matin à une heure de l'après-
midi, il retombe subitement, de une heure à
six heures du soir, dans un opportunisme
effréné.

On se trompait en disant que M. Allain-
Targé allait saisir le conseil des ministres
d'une proposition d'amnistie pour les con-
damnés politiques; il s'agirait simplement

d'une série de grâces dont bénéficieraient
certaines notabilités radicales, parmi les-
quelles Louise Michel et Kropotkine. Le mi-
nistère accorderait ces grâces pour éviter la
proposition de M. Clovis Hugues, qui doit
réclamer une amnistie totale.

D'après une dépêche de la Petite France,
voici le sens général des instructions que le
ministre de l'intérieur a données à ses nou-
veaux préfets:

« Ne pas récriminer contre le passé; fa-
voriser toutes les forces du parti républi-
cain, et, comme conséquence, éviter toutes
les mesures qui pourraient le diviser ou le
morceler.

» Bien indiquer aux populations les dif-
férences qui existent entre la politique du
nouveau ministère et celle du cabinet précé-
dent.

» L'ancien cabinet a soulevé beaucoup de
questions et n'en a résolu qu'un très-petit
nombre. Le nouveau cabinet s'attachera à
résoudre les questions posées et à n'en sou-
lever que le moins possible de nouvelles. »

Si les préfets se tirent d'affaire avec ces
instructions, qui ne sont ni claires, ni pré-
cises, ils feront preuve d'une habileté rare.
M. Allain-Targé ne leur demande ni plus ni
moins que de se tenir en équilibre sur la
corde raide sans balancier. Il y en aura bien
quelques-uns qui se casseront le nez à ce
jeu d'acrobate.

LE CONFLIT ANGLO-RUSSE.

Londres, 27 avril.

« La situation s'est encore assombrie
depuis samedi, et il semble presque impos-
sible aujourd'hui que la guerre soit évitée.

» Tous les efforts de l'Angleterre se sont
portés depuis quelques jours du côté de la
Turquie. On croit généralement ici qu'on
est parvenu à en obtenir, sinon une coopéra-
tion active, du moins une neutralité bienveil-
lante. D'ailleurs, quelle que soit l'attitude

39 Feuilleton de l'Écho Saumurois.

L'ENFANT VOLÉ

PAR LOUIS COLLAS

XIV

QUIBRON (suite).

— Il faut que je les rejoigne et que je leur parle,
dit-il.

Une barque avait été retenue, Ferny prit place
à côté du capitaine; j'aurais voulu les accompa-
gner, celui-ci s'y refusa formellement: il ne voulait
pas m'associer à ses périls. Je les vis s'éloigner
avec un serrement de cœur. Je remontai la côte
qui conduisait au petit port d'Auray et retournai
sur l'esplanade du Loch. Une foule considérable,
très-inquiète, mais n'osant exprimer ses sentiments,
cherchait à se rendre compte de ce qui se passait
dans le lointain. Mon attention était absorbée par
la barque qui portait mes deux amis et qui ne
m'apparut bientôt que comme un point presque
imperceptible; bientôt elle disparut à ma vue.

Je me mis à me promener avec une agitation
dévotieuse, je ne pouvais tenir en place tant l'in-
quiétude me torturait, mais je revenais toujours
au même endroit, cherchant à percer du regard le
brume qui voilait l'horizon. Tout à coup j'en-

tendis à côté de moi une voix qui disait:

— La charité, mes bons messieurs!

Cette voix me fit tressaillir, c'était celle que
j'avais entendue à la Châtaigneraie et qui m'avait
fait battre le cœur. Je me retournai et reconnus
Mariette, bien changée, bien amaigrie. Ses che-
veux avaient blanchi et ses yeux entourés d'un
cerce noir étaient profondément enfoncés dans
l'orbite, elle était couverte de haillons. Elle aussi
m'avait reconnu; mais, comme il y avait beaucoup
de monde autour de nous, elle me fit un signe et
m'entraîna loin de la foule.

Après sa sortie de Bicêtre, une fois bien assurée
qu'on n'était pas à sa poursuite, elle avait cherché
à me découvrir et était parvenue à connaître la
demeure de M. de Montmahé, mais nous n'y étions
plus. Elle désespéra bientôt de trouver nos traces
dans Paris; elle se dit alors que sans doute j'étais
parti pour la Bretagne, puisque le dernier mot
qu'elle m'eût adressé avait indiqué cette direction
à mes recherches. Elle en prit la route à pied,
implorant la pitié des passants. Elle eut beaucoup
à souffrir, sa raison n'était pas complètement
revenue, et bien souvent elle craignait d'être prise
par la folie. Elle surmonta avec un courage
inébranlable les privations et les fatigues. Elle
espérait trouver assistance auprès de sa mère et
se présenta une première fois à la Châtaigneraie,
mais son beau-père la repoussa durement. Elle

continua sa course sans se laisser abattre par
l'insuccès.

Elle crut me reconnaître quand le capitaine me
conduisit dans sa ferme; cette fois encore elle fut
chassée par l'impitoyable tisseur; inquiète des
projets de celui-ci, elle se tint en observation,
devança les gendarmes et me préserva d'une
arrestation en poussant le cri d'alarme; arrêtée
elle-même, elle ne tarda pas à être mise en liberté,
car les prisons regorgeaient de monde et n'avaient
plus de place pour une pauvre mendicante. Elle avait
acquis le flair d'un limier et me suivit à Auray, où
elle me découvrit.

Ce ne fut pas immédiatement que Mariette me
donna ces renseignements; dans mon impatience,
je ne lui en laissai pas le temps; ma première
pensée fut de l'interroger sur ma famille.

— Allez-vous me rendre mes parents, Mariette?

lui dis-je avec anxiété.

— Dieu m'est témoin que je donnerais la der-
nière goutte de mon sang pour cela; mais, hélas!
un instant suffit pour faire le mal, les années sont
impuissantes à le réparer. Est-il besoin de te dire
que j'ai visité la demeure de ta mère?

— Elle est morte?

— Non, mais la maison était vide. Il y a quel-
ques années que ta mère a disparu.

— Et personne n'a pu vous dire ce qu'elle est
devenue?

— Personne, j'ai vainement interrogé tous ceux
dont j'espérais obtenir quelques renseignements.

— C'est étrange, il fallait que son nom fût bien
obscur pour que sa destinée soit ainsi ignorée de
tout le monde.

— Ta mère appartenait à une des grandes famil-
les du pays; la marquise de Kerhaus pouvait
marcher de front avec les plus illustres de la
province; mais, au milieu des temps troublés que
nous traversons, combien de destinées ont été
bouleversées sans que l'attention publique s'y
arrêtât!

— La marquise de Kerhaus! Ai-je bien entendu?

— Oui; pourquoi ce nom fait-il tant d'impres-
sion sur toi?

— La marquise de Kerhaus! — Mais alors le
capitaine de vaisseau Georges de Kerhaus...

— Était ton père; c'était un grand homme de
guerre.

— Dieu soit loué! Au moins j'ai retrouvé mon
père. Dans quelques instants je vais le revoir.

Elle ne voulait pas croire qu'il fût encore au
nombre des vivants; il fallut que je lui dise les
circonstances dans lesquelles je l'avais rencontré.

— Allons à sa rencontre, repris-je, car l'heure
de son retour est proche; chemin faisant, vous me
raconterez comment je fus enlevé à la tendresse de
ma mère.

Nous nous dirigeâmes vers le port.

de la Turquie, il n'est pas probable que l'Angleterre renonce aux avantages que lui donnerait l'envoi d'une flotte dans la mer Noire. »

#### VOTE D'UN CRÉDIT DE 275 MILLIONS.

Londres, 27 avril.

Après un discours de M. Gladstone, d'une très-grave importance et qui a été chaleureusement applaudi, le crédit de 11 millions de livres sterling a été adopté sans discussion et à l'unanimité par acclamation.

Bruxelles, le 27 avril.

L'Indépendance belge annonce qu'une nouvelle rencontre a eu lieu à la frontière afghane.

Les Russes auraient été battus et se seraient retirés avec de grandes pertes.

L'Indépendance belge donne cette nouvelle sous toutes réserves, malgré l'excellente source dont elle dit la recevoir.

On ne confirme ni la nouvelle donnée du départ du tzar pour Moscou, ni d'une défaite des Russes. Cependant ces nouvelles ne paraissent pas dénuées de fondement, car en clôture la Bourse de ce jour est mauvaise.

La Gazette de Cologne, dans un télégramme daté de Berlin, dit que M. de Bismark ne consentira pas à se charger du rôle d'arbitre entre la Russie et l'Angleterre.

#### BULLETIN FINANCIER.

Paris, 27 avril.

La Bourse est indécise. On est trop près de la liquidation pour essayer un mouvement. La question algérienne est entrée dans une phase nouvelle par le vote unanime qui accorde au gouvernement anglais les crédits de guerre qu'il avait demandés.

Les cours des rentes françaises sont assez bien défendus. Il s'agit de conserver pour le 3 0/0 le niveau de 78. On y réussit à peu près. Le 3 0/0 est à 77.85, l'amortissable à 79.85, le 4 1/2 0/0 à 108.15.

Le Crédit Foncier est à 1,295 fr. A ce prix les acheteurs vont affluer. Il faut savoir bénéficier de pareilles occasions qui se présentent rarement.

Les obligations du Crédit Foncier sont sans changement. Leur clientèle innombrable sait bien que la guerre entre la Russie et l'Angleterre ne peut influencer en rien les Obligations Foncières ou Communales.

La Banque d'Escompte est, comme le Crédit Foncier, à un cours ridicule : on cote 480.

La Rente Italienne 5 0/0 est à 92.10 ; la loi des conventions de chemins de fer vient d'être votée par le Sénat italien et sera promulguée incessamment. Les actionnaires des Chemins Méridionaux en recueilleront immédiatement le bénéfice.

La Société Générale est très-ferme.

L'obligation Est-Algérienne conservent un excellent courant d'achats. Ce titre donne un bon revenu de toute sécurité.

Le Rio-Tinto est sans changement. L'énorme puissance de production de la Société lui permet de braver la crise impunément.

La souscription publique aux obligations de la Société Générale des Chemins de fer Economiques n'ouvrent officiellement que le 29 avril, mais les demandes arrivées par correspondance sont déjà très-nombreuses, 15 fr. d'intérêt annuel bien garanti et 165 fr. de prime de remboursement donnent à ce placement un attrait exceptionnel.

L'Egypte Unifiée est très-faible à 305. Le Suez à 1,945.

Les Chemins de fer français sont calmes : le Nord à 1,607, l'Orléans à 1,307, le Midi à 1,155.

#### Incendie de la foire de Roubaix.

Le mercredi 22 avril, un incendie, qui a pris les proportions d'un désastre public, a jeté la consternation dans la ville de Roubaix. En moins d'une heure le feu a dévoré une importante filature de coton et amené la destruction de nombreuses baraques foraines, privant ainsi de leur gagne-pain bien des familles.

A 11 heures 3/4 du matin, les cloches de toutes les églises sonnent le tocsin : les avertisseurs électriques annoncent qu'un incendie s'est déclaré dans la filature de M. Toulemonde-Destombes, au boulevard Gambetta. La foule court dans cette direction. Bientôt les cinq étages de ce vaste bâtiment sont la proie des flammes, qui sortent par toutes les fenêtres et s'élèvent à une grande hauteur ; de véritables nuages de fumée obscurcissent le ciel.

A midi, M. le commissaire Bailly, voyant le danger qui menace la foire, donne l'ordre de démolir toutes les baraques élevées sur cette partie du boulevard. L'incendie est arrivé à son plus haut point : sur le champ de foire, la terreur est à son comble. C'est un émoi, un désordre, une confusion indescriptibles. On ne peut imaginer de spectacle à la fois plus navrant, plus lugubre. Les forains emportent à la hâte tous les objets susceptibles de l'être ; partout, on démonte les baraques, on les démolit, on transporte les voitures hors de l'atteinte du feu.

Les animaux de la ménagerie Salva sont presque tous sauvés ; seule, une voiture renfermant un petit ours gris, trois lions et un puma, ne put être mise à l'abri en temps, et ces cinq bêtes sont enfumées. On signale aussi la disparition d'un serpent boa, qui est probablement grillé. Un lion a essayé de s'enfuir lorsque le sommet de sa cage a été brûlé, mais il a mal calculé son élan et est tombé dans le feu. Les animaux féroces n'ont, du reste, poussé aucun rugissement : ils ont été presque aussitôt asphyxiés.

Il est impossible de décrire toutes les scènes navrantes qui se passent à cette heure sur le boulevard Gambetta. Toutes les baraques sont en flammes. Les murs des maisons de l'autre côté du boulevard sont brûlants. A diverses reprises, le feu prend dans des magasins où il y a une quantité considérable de marchandises : on parvient à l'éteindre.

Une partie de la filature s'écroule sur le boulevard avec un horrible fracas. Une colonne opaque de fumée sort des décombres et force la foule à reculer. L'incendie perd de sa force, son œuvre est achevée. La machine de la filature est complètement hors d'usage. Celle du tissage est gravement endommagée par l'étage supérieur qui s'est effondré.

A partir de quatre heures, l'incendie peut être considéré comme terminé ; néanmoins, les décombres brûlent toujours, et de temps à autre quelques alertes se produisent. La

foule envahit le boulevard Gambetta et gêne beaucoup le travail des pompiers et le débaillement du champ de foire. M. le commissaire Bailly fait immédiatement élever une clôture pour isoler tout le théâtre de l'incendie. Des individus se disputent la chair des animaux carbonisés, plusieurs la mangent. Les beefsteaks de lion et d'ours ont même eu un grand succès mercredi à Roubaix, tant il est dans la nature humaine de mêler partout la note plaisante aux événements les plus tristes. L'aspect de ces lieux est sinistre ; partout des débris de baraques, des ustensiles de ménage, des toiles roussies, de la porcelaine brisée, et, dans le fond, l'immense bâtiment brûlé, avec ses murailles lézardées, prêtes à s'effondrer, ses fenêtres béantes, son rez-de-chaussée encore en feu.

Les pertes ne peuvent être encore évaluées que d'une façon tout à fait approximative. Elles paraissent s'élever, pour MM. Toulemonde, à 900,000 francs, couverts par six Compagnies d'assurances. Tous les ouvriers, sauf 200, reprendront le travail dans un bref délai. La filature de coton comptait 25,000 broches, celle de laine 6,000.

Quant aux directeurs de spectacles et aux marchands forains atteints par le sinistre, ils éprouvent un véritable désastre.

M. Salva perd, à lui seul, près de 20,000 francs. Les journaux de Lille parlent de 80,000 fr. ; ce chiffre doit être réduit des trois quarts. Citons encore MM. Charles Gardin, théâtre mécanique, 3,000 ; Manthoulet (mécanique), 5,000 ; Lefranc, porcelaines, 5,000 ; Cirque des puces, 3,000 ; La Belle Sarah, 8,500.

#### Chronique militaire.

Le vice-amiral Dupetit-Thouars, préfet maritime du 1<sup>er</sup> arrondissement et commandant en chef à Cherbourg, accompagné de son aide-de-camp, le lieutenant de vaisseau Latour, procède actuellement à une tournée d'inspection sur le littoral de la Manche, de Cherbourg à la frontière belge.

C'est la première fois depuis longtemps que le commandant en chef d'un arrondissement maritime quitte le siège de son commandement pour étudier de visu les questions relatives à la défense du littoral, questions qui n'ont jamais reçu en France de solution satisfaisante, bien qu'elles intéressent au plus haut point la sécurité de nos principaux ports de commerce.

#### CHRONIQUE LOCALE

ET DE L'OUEST.

La seconde colonne du 2<sup>e</sup> pontonniers est arrivée ce matin à Saumur. Elle va faire séjour dans notre ville et ne repartira pour Loudun que vendredi matin.

Les journaux d'Angers paraissent tout étonnés de la nomination de M. Ambroise Gilbert au poste de secrétaire général de la préfecture du Gers.

L'Union de l'Ouest dit à cette occasion :

« Ce M. Gilbert n'est autre, paraît-il, que le maire de Dampierre. Est-ce que les électeurs, en le nommant conseiller municipal et maire, avaient l'intention d'en faire un secrétaire général de préfecture ? »

Il est en outre conseiller d'arrondissement pour le canton sud de Saumur ; il a été nommé en société avec M. Leflé, maire de Montsoreau.

Si les électeurs n'ont pas songé à ce que pouvait devenir leur candidat, nombre de compatriotes de M. Gilbert n'ignoraient pas qu'il avait d'autres visées ; ils prévoient qu'il ne s'arrêtera pas là, maintenant qu'il a le pied dans l'étrier.

Comme le laisse entendre le Journal de Maine-et-Loire, M. Ambroise Gilbert doit sa nomination à l'arrivée au ministère de son voisin de propriété, M. Allain-Targé. Le jour où son portefeuille de l'intérieur lui glissera des mains, M. Allain-Targé n'oubliera pas dans son testament son voisin et lui donnera un coup d'épaule pour le faire monter d'un ou plusieurs crans.

M. Gilbert, Ambroise, étant devenu républicain, se trouve avoir des aptitudes spéciales que le pouvoir actuel met à profit, et dont les Saumurois ne pourront qu'ultérieurement apprécier l'importance.

Le Président de la Société de Gymnastique et de Tir d'Angers vient d'inviter la Société de Tir de Saumur à prendre part au concours spécial de tir des Sociétés du département qui aura lieu, à Angers, 16, boulevard Daviers, le jeudi 1<sup>er</sup> mai, de une heure à 5 heures du soir.

Les tireurs qui voudront prendre part à ce concours, devront se faire inscrire, avant le 13 du mois prochain, chez M. Perreau, secrétaire en chef de la Mairie de Saumur, qui leur donnera tous renseignements.

Le Président,  
G. DOUSSAIN.

#### INSPECTIONS GÉNÉRALES DE 1895.

Les travaux d'inspection générale, en lieu d'être établis comme les années précédentes par corps d'armée, le seront, cette année-ci, en vertu d'un décret du 23 mars, par groupes de corps d'armée et de gouvernements militaires.

Il a été formé quatorze groupes. Les inspections des Ecoles de Saint-Cyr Polytechnique, et de l'Ecole supérieure de guerre constitueront un arrondissement distinct rattaché au septième groupe, qui comprend le gouvernement militaire de Paris et le 5<sup>e</sup> corps.

Les établissements militaires de toute nature ainsi que les Ecoles seront compris dans l'arrondissement d'inspection de l'armée ou du service auquel ils ressortissent.

L'Ecole de cavalerie de Saumur ressortit

— Je n'ai jamais vu le capitaine, dit Mariette ; lorsque la marquise me prit à son service, il était en voyage. J'entendis répéter autour de moi que c'était un homme sans pareil pour la bravoure et les talents, qu'il était bon entre les meilleurs. Lorsque tu naquis, tout souriait à ton berceau ; le mariage de tes parents avait été jusqu'alors stérile, tu venais comme l'espérance longtemps attendue. — « Veille bien sur lui, Mariette, me disait ta mère, c'est notre avenir qu'il représente ». Elle se figurait retrouver sur tes traits l'image de ton père et te voyait déjà illustre comme lui ; c'étaient des projets à n'en plus finir, des plans dont s'enorgueillissait sa tendresse. Elle reçut une lettre de son mari qui lui donnait rendez-vous à la pointe du Raz. Elle s'empressa d'y aller pour lui présenter son enfant. Je ne l'accompagnai pas, ce fut pendant son absence que le démon me tenta. Une femme, — tu la connais trop, que son nom soit maudit ! — se présenta à moi et me proposa un infâme marché : il s'agissait de te remettre entre ses mains et de te remplacer par sa fille. Je résistai d'abord, mais un autre tentateur joignit ses instances aux siennes, ce fut l'homme qui a expié ses crimes sur l'échafaud. Je l'aimais, et l'épouser était mon rêve. Il me dit que l'argent qu'on m'offrait me permettrait de le réaliser ; je cédai. Peu de jours après le retour de la marquise, elle s'absenta en me recommandant comme

d'habitude de veiller sur toi. Tu venais de t'endormir au chant qui depuis me poursuit toujours, je le pris dans ton berceau et mis à ta place la fille de celle qui devait passer pour ta mère. Tu sais le reste : je quittai Lorient et la Bretagne, mais le remords me suivit. J'aurais voulu revenir sur mes pas ; mais c'était été ma perte, c'était été aussi la tienne, car mon mari me fit le serment que si je parlais tu mourrais, et cette affreuse promesse je savais qu'il était homme à la tenir. Je vécus alors en compagnie du malheur, plus à plaindre que le dernier des misérables, et je n'avais pas le droit d'accuser le sort, c'était moi qui avais fait ma destinée.

Je prêtai une oreille distraite aux dernières paroles de Mariette, je voyais la barque qui avait emporté mon père revenir vers nous. Elle était poussée par un bon vent, et cependant je trouvais qu'elle avançait avec une lenteur désespérante ; j'avais hâte de me jeter dans les bras du capitaine et de lui dire : — Je suis votre fils.

La barque approchait du rivage ; j'eus un serrement de cœur. Fernic y était seul.

— Et le capitaine ? lui dis-je.

— Il est resté là-bas, répondit-il en levant la main dans la direction de la presqu'île.

Ma gorge était oppressée, je ne pouvais prononcer une parole.

« Lorsque nous sommes arrivés, reprit Fernic,

nous avons trouvé partout le désordre et la confusion ; pas de plan, pas de discipline, des récriminations, des rivalités d'amour-propre. Pauvre armée ! Elle prépare elle-même sa perte. Le capitaine connaissait parmi les émigrés plusieurs de ses compagnons d'armes ; il a eu de la peine à les retrouver, il s'est adressé à eux et aux autres chefs, leur a démontré la folie de leur entreprise, la perfidie du gouvernement anglais ; il les a suppliés de renoncer à une entreprise condamnée d'avance, il a employé toutes les ressources de l'éloquence, il n'a pu persuader personne.

« — Nous ne pensions pas, lui a-t-on dit, que les conseils de la prudence dussent trouver un interprète dans M. le marquis de Kerhaus. Si le péril l'effraie, qu'il s'éloigne d'un endroit où l'on risque sa vie ; pour nous, nous poursuivons notre œuvre.

« Je l'ai vu pâlir, car c'était la première fois que son courage était mis en doute.

« — Messieurs, leur dit-il avec hauteur, puisque je ne puis vous convaincre, je reste avec vous, vous verrez si le danger me fait peur.

« Il vint vers moi, qui m'étais tenu assez près pour entendre la conversation.

« — Adieu, mon brave Fernic, me dit-il, tu vas retourner seul.

« — Ainsi, vous voulez vous associer à une expédition que vous déplorez et désapprouvez, sur

laquelle vous n'avez aucune illusion ?

« — Je prendrai ma part, non de la lutte, mais du désastre. Je veux leur prouver que je ne mourirai pas. Je n'ai plus ni femme ni enfant, je veux bien me procurer cette satisfaction d'amour-propre.

« Je n'essayai pas de le dissuader, je savais que ses résolutions étaient inébranlables comme roc. C'était une folie, mais une folie héroïque dans un peu d'hommes sont capables.

« — Mon cher Fernic, ajouta-t-il, il ne me reste que peu de choses à laisser en souvenir à mes enfants. Prends ce poignard, c'est un souvenir du sultan de Mysore.

« Il m'offrit cette arme, ornée de pierres précieuses, artistement travaillée, puis il me présenta un montre.

« — Donne-la de ma part à ce jeune homme qui m'a sauvé la vie ; c'est un brave cœur, il a conquis mon affection et mon estime ; tu sais que je ne suis prodigue ni de l'un ni de l'autre.

En recevant ce cadeau suprême, je me sentis dans une explosion de douleur :

— Mon père ! mon père ! je ne vous reverrai plus !

Fernic me crut fou.

— Ton père ! Qu'est-ce que cela veut dire ? — Interrogez-la, elle vous parlera, moi je suis.

(A suivre.)

Louis COLLAS



